



## **La résilience est-elle défaillante dans nos sociétés créoles ?**

**Par Errol NUISSIER, psychologue clinicien**

Mesdames et Messieurs, je voudrais commencer par remercier l'Association Tous Créoles, qui me fait un double honneur, celui de m'inviter pour la troisième fois et surtout celui de me faire rencontrer une référence mondiale, j'ai parlé du Dr Boris Cyrulnik, éthologue, neuropsychiatre et membre d'une association en faveur du commerce équitable. Une fois de plus, je remercierai mon ami Roger de Jaham, qui commence à devenir un personnage important, puisque de plus en plus critiqué.

En acceptant d'intervenir à ce colloque, je me suis demandé comment pourrais-je parler de la résilience en présence du créateur du concept, en évitant de dire trop de bêtises et je me suis dit que je ferai comme la dernière fois, je dirai les choses comme elles viennent et sachant que Jean Bernabé serait présent et connaissant sa bienveillance à mon égard, je me suis dit que je pourrai me jeter à l'eau, il lui restera toujours une bouée à me lancer. Et bien évidemment, je compte aussi sur la bienveillance de Boris Cyrulnik, pour m'aider à trouver l'attachement qui me permettra d'exprimer mes ressources intimes, pour reprendre un vocabulaire que nous utilisons au test de Rorschach. Pour entamer cette intervention, je dirai de manière un peu triviale que la résilience est le fait de réussir alors que l'on avait tout pour échouer. Disant cela, je me rappelle le livre de l'américain Wlatawicz qui s'intitule « Comment réussir à échouer ». Je crois que la réussite et l'échec peuvent être le fait conscient ou inconscient du même sujet, à partir du moment où l'on se réfère à une définition de la réussite. En effet, on peut réussir dans la vie, sans réussir sa vie. On peut aussi avoir le sentiment d'avoir réussi, en ayant échoué. Mais pour être plus sérieux, je dirai que nos sociétés créoles ont été fondées sur le principe de la résilience. En effet, comment passer en un siècle et demi du statut de bien meuble au statut de personnes humaines, si l'on n'est un être résilient ? Boris Cyrulnik dit qu'il est passé du statut de monstre, du statut de l'être sans paroles et exclu de la société à celui d'humain, reconnu par la société. Cela a été possible parce qu'il a trouvé des oreilles attentives dans le milieu des années 80 qui acceptaient d'entendre ce qu'il avait à dire et qui pouvaient supporter d'entendre son récit, sans avoir le sentiment d'être pointé du doigt, d'être remis en question, et je crois surtout, sans avoir le sentiment d'être démoli. Ce n'est pas facile d'entendre la souffrance de l'autre, sans qu'elle ne nous renvoie à la nôtre, sans qu'elle ne nous renvoie à une quelconque culpabilité, sans avoir le sentiment de devoir endosser l'habit du repentant, l'habit de celui qui va payer pour les crimes commis par ses ancêtres, sans avoir le sentiment d'être celui qui va demander réparation car ses ancêtres ont tant souffert. Lors de ma dernière intervention, je disais après Jean-Paul Sartre, cité aussi par Boris Cyrulnik, que l'important n'est pas ce que l'on a fait de nous, mais bien ce que nous avons fait de ce que l'on a fait de nous.

Au commencement était le verbe, dit le prologue de Jean, et pour nous au commencement était l'esclavage. Et je crois que nous ne pouvons pas évoquer le commencement de la société créole, sans évoquer l'esclavage. Cet esclavage qui était déjà

présent au moyen orient avant la traite négrière, cet esclavage qui a été possible parce l'Europe avait besoin d'une main d'œuvre de qualité, forte, résistante et à bon marché, parce que l'Afrique a joué le jeu en vendant ses prisonniers aux acheteurs négriers. Oui, c'est cela aussi le début de notre société, mais elle est devenue créole lorsque nos ancêtres ont fait le choix du vivre ensemble, dans un système inique et violent, dans lequel le nègre pouvait être l'équivalent du monstre, tel que le décrit Boris Cyrulnik, celui qui nous renvoie à notre propre barbarie et qui était affublé de toutes les tares et qui allait, grâce, en partie, à la mission civilisatrice de l'esclavage et de l'Église, commencer à entrer dans un semblant d'humanité. C'est ce que le président Sarkozy a appelé, de façon honteuse, il faut le dire, *l'action positive de la colonisation*, pour un homme africain et pour tout dire, un nègre, qui *n'était pas assez entré dans l'histoire*. Il faut d'ailleurs noter que comme pour la Solution finale (l'extermination de tous les juifs) la mission civilisatrice de l'Église catholique était encore présente. En usant d'un humour noir, je dirai qu'elle a toujours été dans les bons coups ou pour faire pire, j'ajouterai, dans le bon camp. Tout cela pour vous dire de manière provocatrice que nous étions mal partis et pour nous en sortir, il nous a fallu compter sur des gens comme Schœlcher car, la controverse de Valladolid, pour les nègres, c'était dans les livres. Mais je manquerai à mon devoir d'information si j'oubliais le Père Labat, ce prêtre dominicain, cet historien, cet humaniste célébré par l'île de Marie-Galante dont une habitation porte son nom. C'est dire que lorsque l'on aborde l'histoire de nos sociétés créoles, il faut se méfier du clivage qui ferait paraître tout en noir ou tout en blanc et considérer que si l'histoire de notre pays s'est fondée sur ce clivage, son avenir doit se concevoir uniquement sur le phénotype, sur la couleur de la peau pour désigner le bourreau ou la victime. Et je crois que l'on ne peut parler de résilience si l'on ne se réfère pas à la pulsion de vie, si l'on n'accepte pas de développer et d'aider l'autre à développer cette pulsion de vie, ce que l'on nomme en langage courant, ce qu'il a de meilleur en lui.

Et si l'on regarde notre histoire, nous verrons que le premier mouvement qui a permis l'avènement à l'humanité du nègre, s'est fondé sur la croyance qu'il avait des choses positives en lui et qu'il devait les développer. Cela s'est fait grâce à l'école, l'école laïque et obligatoire, l'école de Jules Ferry, dont l'hommage rendu par le Président Hollande a été en partie remis en cause, directement parce qu'il estimait que les nègres étaient des êtres inférieurs à civiliser. C'est vrai, mais c'est grâce à cette école républicaine et, plus encore, grâce à ses enseignants engagés, que nous avons pu accéder à l'humanité. Le second mouvement de notre résilience a été repéré lorsque nous avons voulu devenir des français à part entière. Au-delà de ce que certains ont appelé la trahison d'Aimé Césaire, je veux parler du vote de la loi de 1946, faisant des colonies des départements français, il fallait y voir une volonté commune, au-delà des clivages politiques, pour devenir de vrais Français. Cette volonté ne doit pas apparaître comme un désir de disparition, sorte de génocide statutaire par substitution. Car c'est aussi à cette période en Guadeloupe que se fera la grande réforme agraire, qui permettra de donner la terre à ceux qui la cultivent et le Conseil général achèvera par la suite ce travail. Autrement dit, en même temps que nous revendiquions notre droit d'être Français, nous nous ancrions encore plus dans notre terre. Il s'agissait d'une véritable lutte pour la dignité des travailleurs, et non d'une revalorisation de salaire, comme on a pu l'entendre il y a 3 ans. Aujourd'hui, nous avons le sentiment que la résilience est en panne. Pourquoi ? Nous avançons pour cela quatre explications générales.

La première, est l'absence d'homme politique de dimension internationale, tels, Aimé Césaire ou Frantz Fanon. La seconde est l'absence de projets structurants, pour redonner du souffle à notre économie et vouloir faire de nous des bâtisseurs. En effet, tant que l'on comptait sur la guerre pour détruire et favoriser la reconstruction et le plein emploi, on fonctionnait sur une base cyclique et on savait que bâtir allait succéder à détruire. La

troisième est le délitement des liens sociaux et familiaux, cette fameuse solidarité intergénérationnelle qui faisait notre force. Dans cette société de plus en plus individualiste, c'est chacun pour soi et le diable pour tous. La quatrième est cette crise des valeurs dans une société où les hommes deviennent des équivalents de marchandises. Quelle fierté pouvons-nous tirer d'une société qui dit que dès la naissance nous serons soit du côté des serviles, soit du côté des dirigeants ? J'en veux pour preuve la réduction, année après année, du nombre d'enfants issus des classes laborieuses qui entrent dans les universités ou dans les grandes écoles. Face à cela nous avons des revendications pseudo-nationalistes dont les tenants ne possèdent plus cette formation intellectuelle, politique et sociologique, ne possèdent plus cet idéal, mais dont l'unique mot d'ordre est de créer le chaos, pour tenter de ramasser des miettes et plus encore, de mener le pays vers une dictature certaine.

Mais pour revenir à des considérations particulières et illustrer mon propos sur la résilience, je voudrais donner deux exemples, qui relèvent de ma pratique de psychologue clinicien et de celle d'expert de Justice. Le premier concerne mon activité au service de l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) que nous connaissons dans tous les départements de France. A mon arrivée sur la circonscription de Pointe-à-Pitre Aymes en 1992 (80 000 habitants, c'est-à-dire le cinquième de la population guadeloupéenne) j'ai trouvé un service dans lequel il y avait plus d'une trentaine de demandes de placements d'enfants en familles d'accueil et plus du double d'enfants déjà placés. Au bout d'une année et demie, nous avons d'une part, réussi à maintenir cette trentaine d'enfants dans leurs familles d'origine et, d'autre part, trouvé une solution durable pour tous les enfants accueillis en famille et en institution. Cela a été possible en développant ce que l'on appelle l'action éducative en milieu ouvert. C'est-à-dire que nous avons aidé les parents à développer leur compétences personnelles, nous avons cherché des personnes ressources pour accueillir, en cas de *surchauffe parentale*, les enfants au sein d'une famille élargie, nous avons développé des liens avec les écoles et les autres services d'accompagnement éducatifs, pour permettre à ces enfants au départ marqués de façon négative, de grandir au sein de leur milieu d'origine, en trouvant des personnes capables de se mettre debout pour les accompagner vers demain. Autrement dit, nous avons aidé ces enfants à développer une forme de résilience, et leurs parents à être des adultes, certes limités au départ, mais toujours aimants, en développant leur savoir-faire, en repoussant sans cesse les limites de leur incompétence annoncée. Cela a été possible car nous faisons l'hypothèse que si les parents aimaient leurs enfants, ils ne feraient consciemment rien qui puisse nuire à leur émancipation, à leur autonomie, ils ne feraient rien pour empêcher leurs enfants de grandir de façon sereine et équilibrée. Ces parents savaient aussi qu'ils pouvaient faire appel, de jour comme de nuit, les jours ouvrables comme les jours fériés, à des personnes capables de les écouter, de les conseiller et de les reprendre lorsque cela était nécessaire, les professionnels n'ayant pas cette disponibilité constante. Ce qui signifiait que leur enfant était d'emblée un être social et ne constituait plus une charge pour eux. Notre rôle de professionnels était de réguler, d'encadrer, de faciliter ce travail de lien familial et social, mais aussi d'aider les parents à développer ce que Bowlby appelle la fonction alpha, en modifiant leur perception de cet enfant vécu auparavant comme un être toxique voire maléfique, qui les mettait en danger, en leur montrant leurs limites et en échappant à leur contrôle. Cela a été possible parce que j'ai pu vivre des expériences avec des confrères du Val d'Oise (et je remercie Pierre Reinette à l'époque Directeur de la DASD, de m'avoir permis de faire ces expériences, de me former) ; mais aussi parce qu'enfant, fils d'enseignants exerçant en milieu rural, j'avais vu mes parents s'enquérir des raisons de l'absence d'un enfant à l'école et j'ai participé, aussi, à l'instruction de ceux dont les parents étaient certes compétents dans leur fonction éducative générale, mais en grande difficulté dans l'accompagnement scolaire de leur progéniture. Mais dès le mois qui suivit mon départ, le flux de placement reprenait, car il était plus rassurant pour le

professionnel, pour protéger un enfant maltraité, de le placer en institution ou en famille d'accueil, que de le laisser évoluer dans sa famille d'origine.

Mais tout n'était pas perdu, puisque cette augmentation exponentielle des placements, a permis de réduire le chômage des familles d'accueil et d'augmenter le nombre de votants pour l'élection du président du Conseil général. Mais l'aspect négatif, cela a surtout entraîné des violences dans les familles, car l'enfant placé n'appartenait plus aux siens, il n'était plus reconnu comme tel, il devenait un étranger et sa famille était vécue comme incompétente et dangereuse. Lorsque l'on sait que les violences rencontrées dans notre département sont surtout intra familiales, on ne peut manquer de se poser la question du lien entre familles cassées et violences familiales. Et dès lors, on ne développe pas la résilience, mais la pulsion de mort et de destruction chez ces enfants devenus adultes. Le second exemple vient de ma pratique d'expert de Justice. Confronté régulièrement à des demandes d'évaluations de sujets ayant commis des actes de violences avec armes, j'ai été longtemps surpris par les questions régulièrement posées aux Assises par les avocats, sur le lien entre la violence et la drogue. Et on voit se multiplier des discours et fleurir une littérature très fournie, sur le lien entre la prise de substances psycho-actives comme le crack et les phénomènes hallucinatoires pouvant entraîner des actes de violences. Mais en y regardant de plus près, on se rend compte que derrière chaque individu agissant sous l'emprise de la drogue, il y a souvent un sujet qui souffre d'une maladie mentale. Lorsque l'on fait l'anamnèse des mis en examen, on se rend compte qu'ils ont eu à commettre, dans un moment de dissociation psychique, avant leur mise à la porte et leur phase d'errance, des violences intrafamiliales dont la puissance et la répétition ont fait que les parents finissent par baisser les bras, malgré leur amour et leur attachement à leur enfant.

Il faut ici rappeler deux évidences. Un individu qui passe ses nuits dehors ne peut rencontrer autre chose que la violence urbaine et la drogue. La seconde évidence, quel que soit l'attachement d'un parent à son enfant, il a ses limites et on ne peut lui demander de les dépasser, sans prendre le risque de se détruire lui-même. On se rend compte encore une fois que les professionnels ont été défailants. Sur la seule ville des Abymes (65 000 habitants) il y a 4 centres médico-psychologiques, un hôpital de jour et un atelier de réinsertion sociale dont la fonction est d'aller en famille pour aider le patient à prendre son traitement et pour favoriser l'intégration du sujet malade dans sa famille, pour développer le vivre ensemble. Mais dans une très large majorité des cas, les équipes ne se déplacent pas, et se cachent derrière le droit et la liberté du patient à se soigner. Si je suis cynique, je dirai que ces professionnels sont assez nombreux pour jouer à la belote et faire des tournois. Si je suis taquin, je dirai qu'ils font du syndicalisme, mais si je suis réaliste, je serai forcé de dire qu'ils ne font pas leur travail. Or nous avons dans les services de psychiatrie de Guadeloupe, entre 15 et 20% de personnels de plus que dans n'importe quel département français et tout cela pourquoi ? Ou tout ça pour ça !!!

Je dirai pour conclure, que j'ai essayé de montrer à travers ces deux exemples, comment des professionnels pouvaient faire le choix de mettre leurs compétences au service de la population, de faire ce que l'on appelle du service public ou, à l'inverse pouvaient faire violence à l'usager, entrer dans leur mode de fonctionnement propre et faire croire qu'ils travaillent. Ce qui amène le professionnel agissant de la sorte, à gérer par personne interposée son roman familial, en donnant à l'enfant blessé, dans lequel il se reconnaît, une famille idéale, qui serait plus que bonne et non suffisamment bonne pour reprendre l'expression de Winnicott. En agissant ainsi, il ne permet ni à l'enfant, ni au parent de croire, d'espérer en l'avenir et de développer ses possibilités. Il ne permet pas au parent de s'amender, de se

modifier, de comprendre et d'essayer de faire mieux. Il ne permet pas à l'enfant de comprendre les motivations conscientes ou inconscientes de son parent, de le mettre à sa juste place, à la place de celui qui l'aime, mais qui a aussi ses faiblesses, ses peurs et ses limites. Dans le cas des professionnels de la psychiatrie, il s'agit, au pire, d'une non-assistance à personne en danger et on se plaint de l'absence de démantèlement des trafics de drogue, des cartels, cause unique de l'addiction aux drogues illicites des patients. On déplace le problème, car on refuse de se rendre compte qu'il existe un lobby des professionnels de la psychiatrie, qui peut continuer à se gargariser des pôles, des inter-secteurs, des services spécialisés mis en place, mais sans aucune évaluation et surtout avec une efficiente somme toute bien maigre.

Mais il vaut mieux, pour régler ces problèmes, penser que c'est la télévision, internet, l'invasion des étrangers, la pression sociale, le chômage et surtout l'esclavage, les causes réelles du délitement de la société. Et tant que l'on a comme joker l'esclavage, alors on peut faire face à toutes les critiques et trouver en un temps record, une réponse simple et unique à tous les arguments. Tout est de la faute de l'esclavage. Mais si l'on veut évoluer sur le modèle de la résilience, il faut se rappeler que tout homme a droit à une place dans la société. Il faut pour cela, se rappeler que l'on doit faire notre travail avec amour, l'amour du travail bien fait, l'amour de celui avec lequel on travaille. Il faut se rappeler que l'on doit, pour reprendre l'expression de Winnicott, rêver autrement celui qui est en face de nous, en pensant qu'il peut être un autre demain et réussir mille fois mieux que nous et que notre fonction est d'être celui qui, à un moment donné de son parcours, lui aura permis de croire en ses possibilités et de l'aider à les développer. Il faut que nous puissions accepter de reconnaître que l'enfant qui souffre devant nous n'est pas nous, mais que nous pouvons l'aider à prendre en charge ses souffrances, pour qu'il puisse les assumer, en faire quelque chose de personnel, qui demain sera une moindre souffrance et pourquoi pas, une joie. Il faut que nous puissions accepter l'idée qu'être parent c'est souffrir de l'arrachement avec son enfant, mais comme dans le jugement de Salomon, nous devons comprendre que tout ce qu'il fait, même s'il le fait mal est d'abord et avant tout, dans ce qu'il suppose être l'intérêt de son enfant. Mais malheureusement, j'entends autour de moi, sauf ici, beaucoup de discours sur l'impact de l'esclavage comme unique cause de nos souffrances et jamais une remise en question des professionnels que nous sommes. Tout se passe comme si l'autre, le béké, demeurerait la seule et unique cause de ma souffrance. Le jour où les mouvements de protestations et de lutte seront basés sur l'amour du prochain, sur le désir de la réussite pour chacun et le désir de faire mieux demain, alors que je deviendrai nationaliste. Mais pour l'instant, je n'entends que la voix lugubre de ceux qui chantent un chant funèbre et tournent le dos à la résilience. C'est pourquoi je pense que l'espoir est dans le développement d'une activité professionnelle basée sur l'écoute de notre population et sur l'amour de celle-ci et dans la possibilité de permettre à ceux dont nous avons la charge, de développer leurs compétences pour qu'ils puissent construire leur mieux-être et pour tout dire, leur bonheur. Alors nous serons dans une société du mieux vivre ensemble.

Je vous remercie de votre écoute, de vos questions, de vos remarques et de vos apports.

**Errol NUISSIER,**  
Campus de l'UAG, Schœlcher,

10 novembre 2012